

Douzième année, Numéro 25, printemps-été 2017 publiée en été 2017

Du voyage physique au voyage intérieur
Une étude comparative de *Désert* de J.M.G. Le Clézio et
***Vendredi ou les limbes du Pacifique* de Michel Tournier**

SHEIBANIAN Maryam

Maître assistante

Université Ferdowsi de Mashhad,

Email:sheibanian@um.ac.ir

KHAMENEH BAGHERI Tahereh

Maître assistante

Université Ferdowsi de Mashhad

Email:tkbagheri@um.ac.ir

HOSSEINZADEH Saeedeh

MA ès Lettres

Université Ferdowsi de Mashhad

Email:hosseinzadeh_saeedeh@yahoo.com

(Date de réception: le 04 octobre 2016 – Date d’approbation: le 11 février 2017)

Résumé

Michel Tournier et Jean-Marie Gustave Le Clézio dans leurs ouvrages respectifs, *Vendredi ou les limbes du Pacifique* (1967) et *Désert* (1980) amènent leurs protagonistes au sein de la nature, loin de la domination matérielle du monde moderne, où ils entament non seulement la quête de la vie, mais aussi la quête de soi. Ainsi, le voyage physique prend progressivement une autre forme, celle du voyage intérieur. Ce qui est à noter dans les deux romans c’est que le voyage se fait d’abord physiquement, avant de se transformer en quête intérieure. Autrement dit, c’est grâce au déplacement géographique que la vision du monde des personnages évolue. Dans cette perspective, nous avons essayé de savoir comment le déplacement géographique peut rendre les personnages aptes à suivre un parcours initiatique et quels sont les éléments qui transforment un simple déplacement en parcours initiatique.

Mots Clés: Voyage Physique, Voyage Intérieur, Nature, Quête Initiatique, Vie Moderne.

Introduction

Le voyage est depuis toujours l'un des thèmes privilégiés de l'écriture romanesque. L'attrait que le thème du voyage exerce est dû en partie au récit d'une découverte, celle d'un nouveau monde par un héros voyageur. Cette découverte s'accompagne parfois du changement intérieur du personnage qui, au terme de son périple, ne ressemble plus guère à ce qu'il était au début. Parmi les écrivains phares de cette catégorie de roman, également appelé initiatique, les noms de deux auteurs contemporains, Michel Tournier et Jean-Marie Gustave Le Clézio s'illustrent particulièrement. Se souciant de la crise ontologique de l'homme contemporain pris au piège de ses progrès scientifiques, ces deux auteurs tentent d'ouvrir, grâce à leurs œuvres, une voie de salut. Ainsi, en dénonçant l'esprit machinal et inhumain des milieux urbains, prônent-ils une réintégration de l'homme moderne dans l'espace naturel. Leurs contestations désabusées contre l'emprise de l'intérêt matériel se reflètent par une réflexion sur le rapport de l'homme et de l'univers. C'est en cela que se rejoignent essentiellement leurs œuvres, malgré les particularités esthétiques propres à chaque auteur. Philosophe par vocation, Michel Tournier cherche à projeter le lecteur dans une recreation mythique de l'homme. Son roman expose donc l'aventure initiatique de cet homme qui cherche à se recréer loin de la vie moderne. Faisant état de l'expérience dévalorisante que celle-ci impose à l'homme, Le Clézio aussi, incite le lecteur à faire un parcours initiatique au sein de la nature pour se libérer des valeurs matérielles de la modernité et éprouver enfin le bonheur. Dans cette perspective, une étude comparative des ouvrages des deux écrivains s'avère prometteuse dans la mesure où elle peut receler la prégnance de l'initiation dans leurs conceptions parallèles de la vie. A cet égard, on peut considérer *Désert* et *Vendredi ou les limbes du Pacifique* comme leurs deux ouvrages les plus représentatifs à avoir traité le thème de l'initiation. Dans les deux romans, l'évolution initiatique des personnages correspond parfaitement à la définition de celle-ci comme «le commencement d'un état qui doit amener la graine, l'homme à sa maturité, à sa perfection» (Vierne, 1973, p. 7).

Maintes critiques ont rapproché les œuvres de ces deux auteurs, étant donné leur prise de position contre la vie moderne. Toutefois, malgré la richesse que ces romans offrent aux études portant sur le thème de l'initiation, ils n'ont jamais fait l'objet d'une étude comparative pour connaître le rôle du voyage physique dans la réalisation du voyage intérieur du personnage. Simone Vierende dans son ouvrage *Rite, Roman, Initiation* (1973) et Arlette Bouloumié dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique de Michel Tournier* n'ont traité que brièvement les étapes de l'initiation dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, tandis qu'à notre connaissance, aucune recherche ne s'est attardée sur ce thème dans *Désert*. Cette étude s'avère d'autant plus intéressante que les itinéraires parcourus par les personnages révèlent des différences formelles notables. C'est par ailleurs, la raison pour laquelle nous avons constitué notre corpus de ces deux ouvrages parmi tous ceux des deux auteurs qui développent le thème de l'initiation. Ainsi, si le naufrage arrache Robinson de la société moderne pour l'initier et le faire renaître en bon sauvage, le voyage de Lalla se fait dans une direction inverse: elle quitte d'abord le désert pour découvrir la ville et expérimente ensuite la renaissance au moment de son retour à son lieu d'origine.

Dans cette perspective, nous tenterons d'examiner l'impact du voyage matériel dans la préparation spirituelle des néophytes. Notre analyse s'effectuera par le biais d'une étude comparative des romans mentionnés, dans le but de répondre à deux questions principales: Quels sont les éléments qui transforment un simple déplacement en parcours initiatique? Et quel rôle joue l'itinéraire parcouru dans l'évolution des personnages? Au cours de notre recherche, nous nous appuierons essentiellement sur l'ouvrage évoqué de Simone Vierende où elle étudie la représentation romanesque de l'initiation et ses différentes étapes. L'étude de ces dernières à travers les deux romans nous amène à attribuer trois fonctions principales au voyage physique: la fonction séparationnelle, la fonction purificatrice et la fonction évolutionnelle. Au cours de notre travail, nous analyserons ces fonctions dans chacun des deux romans afin de mieux comprendre le rôle du voyage

physique dans le voyage intérieur des personnages.

1. La fonction séparationnelle

Selon les rites initiatiques, le premier pas à franchir par le néophyte c'est de s'éloigner de son lieu d'origine. Le déplacement géographique fait en effet, partie intégrante de la «préparation», première étape de tout parcours initiatique. Dans les deux ouvrages de notre corpus, les héros entament un voyage qui les met à l'écart de leur entourage maternel et les fait entrer dans un univers tout à fait différent de ce qu'ils avaient l'habitude de côtoyer. Ainsi, dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, l'auteur pousse son héros vers une île inhabitée où il n'y a aucune trace de civilisation. De même dans *Désert*, deux espaces étrangers enveloppent tour à tour le personnage principal: le milieu urbain et le paysage saharien. Cette dualité illustre bien le contraste entre un «lieu sacré» (*Ibid.*, p. 14), et un «lieu profane» (*Ibid.*, p. 17). Tandis que celui-ci est représenté dans les deux romans par le milieu urbain, celui-là est incarné par l'île et le désert où les néophytes prennent refuge contre les atteintes de la vie moderne. L'étude de ce contraste nous aiderait à mieux comprendre dans quelles mesures la transformation des personnages dépend des propriétés de ces espaces.

1.1. Du lieu profane au lieu sacré

Dans les deux romans, le voyage permet aux héros de prendre une certaine distance avec la vie urbaine pour pouvoir se sentir en harmonie avec l'univers au sein de la nature. La dichotomie spatiale nature/ville nous conduit donc vers une opposition entre un lieu profane et un lieu sacré. Toutefois, en dépit de cette similitude, les voyages des protagonistes de chacun des deux romans présentent des divergences: tandis que le novice de *Vendredi* suit le schéma classique de l'initiation, partant du lieu profane vers le lieu sacré, l'héroïne de *Désert* sillonne un circuit atypique: d'abord elle quitte le désert pour adopter la vie moderne de la ville et ensuite elle décide de regagner définitivement le sol natal en entreprenant un second voyage. Ce

cheminement inverse amène Lalla à redécouvrir le désert, cette fois consciente du caractère sacré de celui-ci. Cette redécouverte est d'autant plus significative qu'elle est le fruit d'un choix mûrement réfléchi, et ce contrairement à la découverte fortuite de l'île survenant d'un naufrage dans *Vendredi*.

Il est à noter qu'en dépit des particularités mentionnées et la dissemblance des lieux sacrés dans les deux récits, ces espaces sont chargés de la même valeur d'instigation au changement, du fait de leurs propriétés singulières. Ainsi, chez Le Clézio, le désert est-il un lieu immense, sans repère et sans nom. Il permet de libérer l'esprit de ses limites et aussi des aliénations de la vie moderne: «C'était comme s'il n'y avait pas de noms, ici, comme s'il n'y avait pas de paroles. Le désert lavait tout dans son vent, effaçait tout» (Le Clézio, 1980, p. 12). La vacuité et la sérénité du désert favorisent le recueillement et le dépassement de soi par la contemplation de la nature, ce qui implique «une mise en suspens de l'intellect et un effacement complet du moi [...]» (Thibault, 2009, p. 104). C'est grâce à ces propriétés du désert que Lalla peut développer de nouvelles aptitudes et acquérir une nouvelle vision: «une vision cosmique et élémentaire» (*Ibid.*, p. 104).

Il est en de même dans *Vendredi* où le rôle de l'île, comme lieu, sacré se révèle décisif. Considérée comme l'un des lieux privilégiés de l'initiation aux yeux des sociétés primitives et perçue comme l'un des symboles de «l'au-delà» (Vierne, *op.cit.*, p. 22), elle favorise la séparation du néophyte de son lieu maternel. Selon Tournier, l'île représente «l'utopie» (Bouloumié, 1991, p. 68) de l'homme moderne où celui-ci recherche l'éternité, la tranquillité et en un mot son paradis.

Par ailleurs, l'île revêt une valeur mythique puisqu'elle évoque «le monde de la Genèse» (*Ibid.*, p. 69). La situation de Robinson sur l'île est comparable à celle d'Adam au Paradis: un homme nu, loin de tout signe du monde moderne qui se retrouve seul sur «un lieu suspendu entre ciel et enfer dans les limbes en somme» (Tournier, 1972, p. 130) et auquel il donne

le nom de «l'île de désolation» (*Ibid.*, p. 18). Dans son étude sur *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Bouloumié qualifie l'île comme un espace «ambigu, perçu d'abord comme infernal, où le héros au cours de sa métamorphose apprend à redécouvrir l'Éden» (Bouloumié, *op.cit.*, p. 68). C'est pourquoi «réduit à vivre sur un îlot de temps, comme sur une île dans l'espace» (Tournier, 1972, p. 45), Robinson tente d'abord de sortir de cette terre «pleine de maléfices» (*Ibid.*, p. 34) et de «ce paysage d'Apocalypse» (*Ibid.*, p. 30). Pour Lalla, le désert subit la même métamorphose. Celle-ci commence à partir du moment où la jeune fille découvre l'intention de sa tante pour la marier de force à l'homme riche de la ville. Elle décide alors de quitter son pays d'origine, désormais invivable pour elle: «plus rien n'est pareil. C'est comme si toutes les choses étaient ternies, usées à force d'être vues» (Le Clézio, 1980, p. 194).

Une autre caractéristique des lieux sacrés c'est leur intemporalité. Ces lieux semblent exister hors du temps, contrairement aux lieux profanes où tout dépend de l'heure. Dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, le héros, habitué à vivre avec une horloge, se voit obligé de faire un calendrier et une clepsydre. Et c'est justement avec l'arrêt de clepsydre que commence le processus de l'initiation de Robinson (Vierne, *op.cit.*, p.121). La même intemporalité est perceptible dans le désert où Lalla ne se s'inquiète jamais de connaître l'heure. Pour elle, «le temps semble ne plus exister (Le Clézio, p. 112), elle reste ainsi «sans bouger à regarder le ciel, les pierres, les arbustes, à regarder voler les guêpes et les mouches» (*Ibid.*, p. 113).

La transposition physique des personnages vers un autre lieu affranchi de la temporalité favorise la réalisation d'une autre condition indispensable à l'initiation: celle de l'isolement du novice.

1.1. La solitude: fruit du voyage physique

Se séparer du monde des hommes constitue l'un des préparatifs nécessaires à l'initiation. Cette rupture procure une solitude qui fait avancer les personnages dans leur évolution intérieure. Elle les guide en effet sur les

sentiers de la découverte et, par la suite, les conduit à la création d'un nouveau monde, différent de ce qu'ils ont déjà vécu. Dans *Le vent Paraquet*, Tournier souligne les bienfaits de cette mise à l'écart: «cette solitude grandissante est la plaie la plus précieuse de l'homme occidental contemporain» (Tournier, 1977, p. 221). La solitude, bien que qualifiée de «plaie», est considérée comme une opportunité et constitue la première épreuve à laquelle son personnage, abandonné dans une île inhabitée, doit faire face. Dans ces circonstances, la question de l'autrui ne cesse de se poser pour Robinson. Son premier réflexe pour échapper à la solitude c'est de «se mettre à la recherche des éventuels rescapés du naufrage et des habitants de cette terre» (Tournier, 1972, p. 16). Ses tentatives étant vouées à l'échec, il prend refuge dans le rêve et se trouve sujet à des hallucinations. Il s'immerge notamment dans ses souvenirs en pensant à sa sœur, morte des années auparavant. Puis, de peur de perdre la raison, il déploie toute son énergie pour se distancier du monde des rêves. C'est là qu'il éprouve de nouveau profondément le besoin d'autrui. Tout contact humain, amical ou hostile, lui s'avère alors primordial: «Contre l'illusion d'optique, le mirage, l'hallucination, le rêve éveillé, le fantasme, le délire, le trouble de l'audition ... le rempart le plus sûr, c'est notre frère, notre voisin, notre ami ou notre ennemi, mais quelqu'un, grands dieux, quelqu'un!» (*Ibid.*, p. 55).

Malgré tout, Robinson «n'est pas la victime de la solitude, il en est aussi le héros» (Tournier, *op.cit.*, p. 225). Au fur et à mesure de ses expériences sur l'île, il apprend à l'appriivoiser et la vaincre. Son isolement lui permet de se pencher sur lui-même et de découvrir ce qu'il n'avait jamais vécu dans sa vie au sein du monde civilisé. Attaché, au début du roman, aux valeurs matérielles, convaincu de l'importance de l'argent et de la supériorité de la race blanche, Robinson est amené à transformer, par le biais de la solitude, le regard qu'il porte sur ce monde. Il voit désormais «la brutalité, la haine, la rapacité de ces hommes civilisés et hautement honorables» (Tournier, 1972, p. 243). Son refus de quitter l'île, lors de l'arrivée de Whitebird, marque le terme d'un processus de métamorphose déclenché et favorisé par son

éloignement du milieu urbain.

Dans *Désert*, la solitude revêt deux aspects à la fois positif et négatif (Amar, 2004, p. 68). Elle est positive lorsqu'elle est recherchée par le personnage et qu'elle sert à façonner ce dernier. C'est de cet aspect de la solitude que Lalla profite pour se rapprocher des éléments naturels et passer du temps à les contempler. Sa solitude et le dépouillement de l'espace l'amènent également à communiquer avec son passé et ses ancêtres. Sa rencontre avec le personnage fabuleux, Es Ser, qui n'est autre que son aïeul Al Azraq, la rend apte à adopter le regard des hommes bleus: «Lalla voit devant elle comme avec les yeux d'un autre, le grand désert où resplendit la lumière» (Le Clézio, 1980, p. 91). C'est donc la solitude qui rend possible la rencontre imaginaire de l'homme bleu qu'«elle attend avec impatience» (*Ibid.*, p. 201) et c'est l'enthousiasme de retrouver Es Ser qui incite la jeune fille à «rester seule au milieu du plateau désert» (*Ibid.*, p. 202). La mise à l'écart des hommes restitue en effet à Lalla sa liberté menacée par le mariage forcé. Ainsi, loin de la société, «elle ne ressent plus la fatigue, ni la douleur, mais seulement l'ivresse de cette liberté, au milieu du champ de pierres, dans le silence de la nuit» (*Ibid.*, p. 219).

La solitude est, en revanche, destructrice et subie par l'héroïne de *Désert* lorsqu'elle est vécue dans la ville. Pour se débarrasser de ce sentiment, Lalla suit vainement la foule des quartiers peuplés: «Mais, même ici, l'angoisse ne parvient pas à se dissiper» (*Ibid.*, p. 306). Le problème de la non-communicabilité révèle la violence de la vie moderne: «Il y a si longtemps que les gens [...] n'ont pas eu de repos, ni de bonheur, ni d'amour, mais seulement des chambres souterraines froides, où flotte la vapeur d'angoisse, seulement ces rues obscures où [...] s'entassent les immondices. Le Mal» (*Ibid.*, p. 306). La vie urbaine expose partout «les marques de la solitude, de l'abandon» (*Ibid.*, p. 307). Or, en dépit des limites qu'elle peut imposer aux héros, cette solitude, tour à tour positive et négative, se révèle nécessaire pour favoriser une autre étape initiatique: la purification.

2. La Fonction purificatrice

Le but de la purification est de dépouiller le novice de sa condition première et de «tout ce qui l'illusionne ici-bas» (Vierne, *op.cit.*, p. 17), pour le préparer à entrer dans l'initiation proprement dite. Robinson expérimente cette étape sous forme de naufrage. C'est la mer purificatrice qui lui permet d'accéder au lieu sacré, l'île déserte. Cette délivrance consciente du mal amène le novice à amorcer un changement intérieur. Il doit se préparer à commencer son parcours et prendre «une route pleine de danger» (*Ibid.*, p. 22) qui le conduirait à sa nouvelle naissance. Dans les sociétés primitives, il arrivait que les prêtres demandent aux néophytes de réfléchir à leurs fautes et ne plus jamais les recommencer (Jaulin, cité par Vierne, *op.cit.*, p. 16). Il semble que le fait de rester écarté de la société des hommes a le même effet pour Robinson. Cette distanciation offre au héros le recul nécessaire pour se détacher des vices qui marquent ses congénères: «Robinson savait qu'il avait été semblable à eux. Mû par les mêmes ressorts -la cupidité, l'orgueil, la violence [...] Mais en même temps, il les voyait avec le détachement intéressé d'un entomologiste penché sur une communauté d'insectes, des abeilles ou des fourmis, ou ces rassemblements suspects de cloportes qu'on surprend en soulevant une pierre. (VLP, p. 238).

Dans *Désert*, l'expérience de l'amour et l'étreinte de Lalla avec le Hartani dans une grotte peuvent également revêtir une valeur purificatoire. Elle procure un sentiment d'euphorie (D, p. 328) à la jeune fille et la prépare à entrer dans le monde des adultes. La valeur symbolique de ce passage s'associe à celle de la grotte, représentant la genèse et la féminité (Eliade, 1967, p. 242): «c'est une ivresse qu'elle ne connaît pas encore, née de l'ombre de la grotte, en quelques instants [...] comme si leur corps ne faisait plus qu'un avec l'intérieur de la grotte ou bien prisonniers dans les entrailles d'un géant» (D, p. 140). Il faut noter que l'acte sexuel est d'autant plus significatif qu'il est effectué avec celui qui a valeur d'initiateur. L'enfant conçu de cette union peut symboliser l'initiation progressive de Lalla puisque sa conception marque le début de celle-ci et sa naissance

coïncide avec l'aboutissement de son parcours initiatique.

La préparation met le novice «dans une disposition d'angoisse religieuse, propre à préparer son cœur aux révélations sacrées» (Vierne, *op.cit.*, p. 13). Nous pouvons voir que dans les deux romans, l'étape de la purification rend les héros aptes à communiquer avec le domaine de la mort et expérimenter ce qui est d'ordinaire inaccessible aux sens (*Ibid.*, p. 15). Les hallucinations de Robinson, dans *Vendredi*, en offrent un bon exemple: il voit un navire s'approcher de l'île. Il se jette dans la mer et nage vers ce navire au bord duquel il croit voir sa sœur morte depuis longtemps: «il ne pouvait douter que ce navire d'un autre siècle fût le produit d'une imagination insane» (Tournier, 1972, p. 42).

Comme Vierne le souligne, «l'accès au monde de l'au-delà se traduit par une perte de la conscience, obtenue souvent par des pratiques ascétiques qui provoquent rêves et visions, en abolissant la personnalité première du novice par l'extase, la transe, la pseudo-inconscience» (Vierne, *op. cit.*, p. 20). A cet égard, la transformation de Lalla est sensible à chaque fois qu'elle voit Es Ser: «C'est comme si Lalla n'était pas tout à fait elle-même, comme si elle était entrée dans le monde qui est de l'autre côté du regard de l'homme bleu» (Le Clézio, 1980, p. 90). L'ailleurs est représenté par les figures «des ancêtres mythiques» et non pas par des objets sacrés (Eliade, cité par Vierne, *op.cit.*, p. 15). La vision mystérieuse d'Es Ser témoigne du dépouillement spirituel de la jeune fille et la prévient en même temps de la souffrance qui l'attend: «Le regard d'Es Ser est terrible et fait mal, parce que c'est la souffrance qui vient du désert, la faim, la peur, la mort, qui arrivent, qui déferlent. [...] C'est un long regard de détresse qui vient, parce que la terre est dure et que le ciel ne veut pas des hommes» (Le Clézio, 1980, p. 206). Correspondant au modèle commun de l'initiation, cette souffrance provient des éléments naturels (Vierne, *op. cit.*, p. 17) et possède des vertus purificatoires pour la jeune fille, après une réelle exposition au danger. Ainsi, la longue marche de celle-ci dans le désert pour quitter définitivement le Sahara et s'installer dans la ville l'expose deux fois au risque de mourir. A

chaque reprise, la jeune fille, accablée par la chaleur, la fatigue, la soif et la faim est sauvée par son initiateur, le Hartani, L'ascèse et surtout de longues périodes de jeûnes sont considérées comme autant d'épreuves d'endurance destinées à purifier les néophytes et les préparer pour des épreuves plus difficiles lors de leur initiation (*Ibid*, p. 55).

Quant à Robinson, il vit également le «jeûne purificateur» (Tournier, 1972, p. 105). Le recours aux souvenirs, après son échec dans la construction du bateau (*Ibid*, p. 39) sont suivis d'illusions l'amenant à considérer Spérenza comme son épouse. Il y va jusqu'à avoir des relations sexuelles avec elle. Les fruits de ce rapport conjugal sont les mandragores, les plantes que Robinson considère comme ses petites filles: «La racine charnue et blanche, curieusement bifurquée, figurait indiscutablement le corps d'une petite fille» (*Ibid*, p. 138). Ce sont ces états de conscience qui aident Robinson, tout comme Lalla, à avancer dans son évolution intérieure.

3. La Fonction évolutionnelle

Après la phase de la purification, le voyage conduit le néophyte vers une transformation intérieure. Celle-ci s'opère par la mort symbolique du novice, débarrasse l'âme du corps et permet à ce dernier de recevoir les enseignements nécessaires pour devenir un *autre*. Le néophyte doit se préparer à faire face à de nombreux dangers car, «pour accéder à un nouveau mode d'être, il faut d'abord mourir» (Vierne, *op.cit.*, p. 44). Cette mort symbolique est surtout recherchée parce qu'elle met le néophyte dans un état d'anéantissement appelé en latin le *regressus ad uterum* (signifiant le «retour à la mère») (*Ibid.*, p. 31). A cette étape, dans la plupart des cultes d'initiation, et selon des inspirations mythologiques, on considère que le novice engage une lutte contre un monstre qui l'avale ou a l'intention de le tuer (*Ibid.*, p. 37): «on affronte le monstre en tant que le symbole de la mort, et on en est vainqueur, soit en ressortant de ses entrailles qui auraient dû digérer -anéantir- le héros, soit en le tuant» (*Ibid.*). Le mythe du voyage initiatique est en effet, «inextricablement lié à l'idée de la descente dans le

corps du monstre» (*Ibid.*, p. 40) La situation du novice dans le ventre de ce monstre imaginaire évoque l'état embryonnaire, ce qui est «pleine de promesse de vie» (*Ibid.*, p. 29). La digestion du héros est simulée par sa confrontation aux diverses épreuves. Une autre variante du retour vers la mère est sans doute le retour à la terre. Depuis toujours considérée comme matrice et ayant de ce fait, un statut sacré, elle est reconnue comme la «Terre-Mère» dans les textes initiatiques (*Ibid.*, p. 31). Celle-ci est représentée sous diverses formes dont la tombe, le fossé, le tunnel, la grotte, *etc.* Elle vaut une «cabinet de réflexion» favorisant la métamorphose du novice (*Ibid.*, p. 25).

Ainsi, dans *Vendredi*, l'île joue-t-elle un rôle décisif dans l'évolution spirituelle du personnage principal. On pourrait la considérer comme un avatar du monstre qui a avalé Robinson. Celui-ci tente d'abord de sortir de l'enfermement que l'île lui impose. C'est pour cette raison qu'il essaie de construire un bateau qui lui permettrait de retrouver sa vie du passé et la civilisation moderne. Mais sa tentative, vouée à l'échec, ne lui apporte qu'une grande lassitude après un travail acharné. La frustration accablante de cet échec n'est pourtant qu'une des épreuves qu'il doit affronter pour s'initier. La seule remède qu'il retrouve devant l'impossibilité de sortir de l'île c'est de reconstituer la civilisation au sein de celle-ci. Il commence alors par travailler sur la terre et de vider la Virginie pour transférer tous les signes de la civilisation sur l'île et de s'offrir ainsi le confort de la vie moderne. A cet égard, l'acte d'écrire dans une log-book prend une valeur symbolique, car «cet acte sacré» (Tournier, 1972, p. 44) le fait sortir de «cette durée indéterminée, indéfinissable, plaine de ténèbres et de sanglots» (*Ibid.*, p. 45). Toutefois, le projet de la reconstitution de la civilisation, l'ultime espoir de Robinson, ne peut lui non plus restituer sa vie passée. Cet échec pourrait annoncer un échec plus grave, celui de sa vie victimaire, à la recherche illusoire de la modernité et vaincue inexorablement par le monstre de la nature. Mais, progressivement, son approche des événements change: au lieu de rejeter sa présence dans l'île, il essaie de se la réapproprier: «Il

reprendrait en main son destin. Il travaillerait. Il consommerait sans plus rêver ses noces avec son épouse implacable, la solitude» (*Ibid.*, p. 37). Ainsi, l'intégration remplace la négativité. Robinson se rend compte que le seul moyen de dompter le monstre de la nature c'est de se mettre en harmonie avec elle. Il réalise que le changement doit provenir de l'intérieur, de sa conception du monde et du regard qu'il porte sur l'île. Dans cette mesure, Sperenza prend l'air d'une personne: désormais pour lui, l'île n'est plus «un domaine à gréer, mais une personne, de nature [...] féminine» (*Ibid.*, pp. 101-102). Il personnifie l'île d'abord comme une mère et puis une épouse: «il embrassait de toutes ses forces ce grand corps tellurique» (*Ibid.*, p. 126). Robinson expérimente la mort symbolique en se trouvant dans «un état d'inexistence» (*Ibid.*, p. 106). Sa descente dans la grotte le met dans l'état embryonnaire en suggérant l'image d'un engloutissement: «la grotte ouvrait sa gueule noire» (*Ibid.*, p. 104). Dans le ventre de Sperenza, il éprouve le sentiment d'un enfant dans les bras de sa mère. Les jeux de lumière renforcent ce sentiment de la nouvelle naissance: «Il nota que l'éclair lumineux marquant le passage du soleil dans l'axe de la grotte eut lieu encore une fois: tout à coup: *l'obscurité changea de signe*, le noir où il baignait vira au blanc» (*Ibid.*, p. 107). Le jour où il en sort, il se sent comme un enfant qui vient de naître, «nu et blanc» (*Ibid.*, p. 110).

Cette communication authentique et désintéressée déclenche un processus de rapprochement mutuel auquel les deux actants prennent part: l'île, personnifiée et Robinson, déshumanisé. En effet, pour celui-ci, la mort symbolique se réalise sous forme de «déshumanisation» (Vierne, *op.cit.*, p. 121). Dans ce contexte, le sens et la valeur du temps changent pour le héros. Il écrit dans son journal intime: «Ce qui a le plus changé dans ma vie, c'est l'écoulement du temps, sa vitesse et même son orientation» (Tournier, 1972, p. 175). Le passé qui le tourmentait en représentant l'impénétrable et l'intouchable devient d'abord une source de plaisir: «Le présent ne valait que comme source de souvenirs, fabrique du passé. Il n'importait de vivre que pour augmenter ce précieux capital de passé. Venait enfin la mort: elle n'était

que le moment attendu de jouir de cette mine d'or accumulée» (*Ibid.*, p. 39). Ensuite, Robinson vit une nouvelle conception du temps qui participe à le déshumaniser, cette fois en l'éternisant, tout comme Sperenza qui «vibrant dans un présent perpétuel» (*Ibid.*, p. 198). La destruction du calendrier est décisive dans cette abolition symbolique du passage du temps. A ce propos, Robinson s'exprime ainsi:

«Le mouvement circulaire est devenu si rapide qu'il ne se distingue plus de l'immobilité. [...]. Comme elles [mes journées] ne sont plus différenciées par les étapes successives d'un plan en voie d'exécution, elles se ressemblent au point [...] qu'il me semble revivre sans cesse la même journée. [...] Le souvenir de cet accident mémorable [explosion du calendrier] et de tout ce qui l'a préparé demeure dans mon esprit. [...] Dès lors, n'est-ce pas dans l'éternité que nous sommes installés, Vendredi et moi?» (*Ibid.*, p. 176).

On peut considérer la fuite du chien de Robinson comme l'un des premiers signes de cette déshumanisation. Le chien sent le changement de Robinson car il appartient à l'«une des races de chien qui manifestent un besoin vital, impérieux de la présence humaine, de la voix et de la main humaines» (*Ibid.*, p. 32). La réaction hostile de l'animal provient du fait qu'il ne reconnaît plus son maître: l'homme civilisé qui demeurait en Robinson est mort pour renaître en homme sauvage. Robinson se demande «si les terreurs du naufrage suivies d'une longue période de solitude dans une nature hostile ne l'avaient pas ramené à l'état sauvage. Incroyable suffisance! Le sauvage de nous deux, c'était moi [...]» (*Ibid.*, p. 64). La déshumanisation de Robinson survient également grâce à Vendredi, l'indien qui sera son initiateur de la vie sauvage.

Dans *Désert*, l'initiation de Lalla commence avec son voyage au bord du bateau de la Croix-Rouge vers Marseille. La ville joue symboliquement le rôle du monstre qui avale la jeune fille. Les épreuves que la vie moderne impose à celle-ci commencent par une dure désillusion: il n'y a rien derrière

tant de lumières colorés et séduisantes. Lalla y éprouve «la faim, la peur, la pauvreté froide» (Le Clézio, 1980, p. 303). Ce voyage en ville n'est qu'«une descente aux enfers» (Doucey, 1994, pp. 60-61) pour elle. Envahie par la peur et l'angoisse (*Ibid.*, p. 309), elle y descend sans cesse «à travers tous les degrés de l'enfer, sans jamais rencontrer de fond, sans jamais s'arrêter» (*Ibid.*, p. 309). La ville la condamne aussi à une errance sans fin: «Depuis qu'elle est arrivée, elle occupe ses journées à marcher à travers la ville, du sud au nord, et de l'est à l'ouest. Elle ne connaît pas les noms des rues, elle ne sait pas où elle va» (*Ibid.*, p. 266). Et pourtant, il faut marcher «pour ne pas tomber, ne pas être piétiné par les autres» (*Ibid.*, p. 303). La seule personne qui peut la comprendre c'est un mendiant nommé Radicz, aussi délaissé qu'elle. Les gens de la ville pensent plutôt à leurs intérêts matériels. Nomade libre et descendante des hommes bleus, Lalla a du mal à s'intégrer aux valeurs de la vie moderne. Elle déteste la violence qui règne sur les rapports humains et la résignation des gens qui ne luttent pas pour regagner leur liberté. Elle pense surtout à l'homme ivre qui frappe tous les soirs sa femme et à la «soumission de cette femme, car c'est cela qui apparaît dans chaque pierre et dans chaque tache des rues maudites de cette ville, dans chaque signe écrit sur les murs de Panier» (*Ibid.*, p. 303). La sensation que la ville suscite en elle c'est «le vide» (Amar, *op.cit.*, p. 68): «Lalla est vide comme si elle n'existait pas réellement» (Le Clézio, 1980, p. 309), elle «ferme les yeux pour résister, pour ne plus voir le vide qui tourne sur la place» (*Ibid.*, p. 313). Pour continuer à vivre dans la ville, il faut suivre le mode de vie de l'homme moderne. Cette humanisation marque la mort symbolique de la jeune femme. Elle accepte la proposition d'un photographe pour poser comme modèle de mode. On le voit sur les pages des journaux, elle devient célèbre. Mais cette humanisation, loin de la rassurer, va à l'encontre de sa nature. Elle est prise de nostalgie pour le désert et ne cesse de se plonger dans ses souvenirs au même titre que Robinson pensant à sa sœur disparue: «Lalla pense un peu au ciel constellé, à la grande nuit du désert, quand elle était étendue sur le sable dur à côté du Hartani, et qu'ils respiraient

doucement, comme s'ils n'avaient qu'un seul corps. Mais c'est difficile de se souvenir» (*Ibid.*, p. 309). Le rythme rapide, voire violent de la vie urbaine va à l'encontre de la sérénité de la vie à la Cité saharienne où le passage du temps ne se fait pas sentir: «Les jours sont tous les jours les mêmes, ici, dans la Cité, et parfois on n'est pas bien sûr du jour qu'on est en train de vivre» (*Ibid.*, p. 115). Lalla est loin de la vie heureuse qu'elle recherchait en ville.

Comme nous l'avons constaté dans les deux récits, le progrès et la technologie diminuent considérablement les prises de contact de l'homme avec les éléments naturels et peuvent par-là, dépraver la nature humaine. D'où la nécessité du voyage physique pour favoriser un contact authentique avec la nature. L'importance de ce voyage dans les ouvrages étudiés, vaut une réaffirmation de la prise de position philosophique des deux auteurs. Ainsi, dans les deux romans, la quête de soi passe par la mise en opposition de deux modes de vie incarnés par deux espaces différents: la ville comme lieu profane et la nature comme lieu sacré. Pour les deux romanciers, la connaissance de soi n'est possible que par le biais de la connaissance de la nature. Le retour aux instincts est le moyen qu'ils préconisent pour acquérir cette connaissance. Contrairement à l'homme civilisé pour qui la raison constitue la seule source épistémologique, l'homme idéal leclézien et tournérien est un homme qui fait valoir son animalité. Conscients des problèmes de l'homme moderne, Le Clézio et Tournier se font ainsi, les chantres d'une relation fusionnelle avec la nature. Par-là, ils restituent à l'homme l'harmonie qu'il a perdue dans ses rapports rationnels au monde.

Conclusion

Dans les deux ouvrages étudiés, le voyage physique est un moyen pour échapper au temps de l'horloge et à la matérialité de l'espace urbain ou civilisé. Nous avons démontré que pour les deux néophytes, le déplacement géographique était indispensable pour déclencher le processus de l'initiation. Celui-ci dépend principalement de trois fonctions remplies par le voyage physique. L'analyse de la première fonction, séparationnelle, a montré que

l'éloignement du lieu profane et l'expérience d'une vie au sein du lieu sacré étaient la condition nécessaire pour rendre les protagonistes aptes à suivre leurs parcours initiatiques. A cet égard, malgré les similitudes de ces derniers, nous avons remarqué que le cheminement de Lalla suivait un schéma atypique. En examinant l'effet de cet inversement de l'ordre du déplacement géographique, nous avons constaté que non seulement cette particularité ne diminuait pas l'effet transformateur du voyage chez Lalla, mais qu'elle le renforçait en amenant celle-ci à choisir consciemment sa destination définitive. La redécouverte du désert par la jeune fille est le résultat de son retour réfléchi au sol natal, tandis que dans *Vendredi*, c'est le hasard du naufrage qui éloigne Robinson de la vie moderne. L'île et le désert offrent aux novices la solitude propice au changement intérieur. Celle-ci, par ses deux aspects positifs et négatifs, contribue à préparer les personnages pour les autres étapes de leur initiation.

L'entrée des néophytes dans l'initiation proprement dite nécessite la purification de ces derniers. La fonction purificatrice du voyage s'opère surtout par les éléments naturels et les épreuves qu'ils imposent aux personnages. Nous avons vu que sans être purifié, sans réussir dans ces épreuves le novice ne peut aboutir au terme de son parcours initiatique. A cette étape, les visions et les illusions des novices, aussi bien que leur recours aux souvenirs et au rêve marquent leur purification et le début d'un changement plus profond. Nous avons vu également que l'acte d'amour pour les deux protagonistes possédait une valeur purificatoire. Ainsi, pour Lalla, la relation sexuelle avec le Hartani symbolise l'entrée dans le monde des adultes. De même, pour Robinson, le lien avec Sperenza marque la transformation de sa vision à l'égard de l'île et de sa situation d'homme abandonné et coupé de tous les repères de sa vie passée.

Par sa fonction évolutionnelle, le voyage amène les néophytes à vivre des expériences ascétiques et entraîne ainsi leur mort symbolique. Dans *Vendredi*, celle-ci se traduit par la déshumanisation de Robinson qui, face à l'impossibilité de retourner à la civilisation moderne et aussi de la

reconstruire au sein de l'île, essaye de s'intégrer à de la terre-mère et à suivre le rythme de celle-ci. Contrairement à Robinson, pour Lalla, la mort symbolique survient par son humanisation, car elle est amenée à suivre le mode de vie de l'homme moderne. Sa descente aux enfers commence dès sa désillusion.

Lalla et Robinson réussissent à établir un contact désintéressé avec les éléments naturels. Leur évolution intérieure se manifeste par la dévalorisation de tout ce qui appartient à la vie moderne et l'attachement à la vie au sein de la nature. Le voyage physique et le voyage intérieur retrouvent ainsi leur valeur dans un rapport de nécessité mutuelle: l'un sans l'autre ne peut aboutir à un changement de regard. N'est-ce pas l'invitation à ce dernier qui motive le projet littéraire de toute œuvre tournérienne et leclézienne?

Bibliographie

- AMAR, Ruth, 2004, *Les Structures de la solitude dans l'œuvre de J.M.G. Le Clézio*, Paris, Publisud.
- BOULOUMIE, Arlette, 1991, *Vendredi ou les limbes du Pacifique de Michel Tournier*, Paris, Gallimard.
- DOUCEY, Bruno, 1994, *Désert Le Clézio*, Paris, Hatier.
- ELIADE, Mircea, 1967, *Essential Sacred Writings from Around the World: A Thematic Sourcebook on the History of Religions*, San Francisco, Harper Collins.
- LE CLÉZIO, Jean-Marie Gustave, 1980, *Désert*, Paris, Gallimard.
- THIBAUT, Bruno, 2009, *J.M.G. Le Clézio et la Métaphore Exotique*, Amsterdam, Rodopi B.V.
- TOURNIER, Michel, 1986, «*Tournier face aux lycéens*», in *Le Magazine littéraire*, no 226, janvier, pp. 20-25.
- TOURNIER, Michel, 1997, *Le vent Paraclét*, Paris, Gallimard.
- TOURNIER, Michel, 1972, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard.
- VIERNE, Simone, 1973, *Rite, Roman, Initiation*, Grenoble, Presse Universitaire de Grenoble.